

# **La traduction, modèle de Lux**

LUDIVINE BOUTON KELLY

**A**vec *Des montagnes de questions*, Stéphanie Lux emboîte le pas à ses collègues traductrices (Diane Meur, Corinna Gepner, Corinne Atlan, Noémie Grunenwald et Luba Jurgenson) et signe le sixième ouvrage paru dans la collection « Contrebande » des éditions La Contre Allée. Dès la première page, elle annonce que son titre est un clin d'œil au nom de la maison d'édition et à Bashung, mais c'est aussi, on l'aura compris d'emblée, une manière élégante d'écarter toute promesse de réponses. Ce titre dit la « fragile métaphore d'une vie de traductrice à l'équilibre incertain, aux sommets relatifs, d'une pratique où aucun choix ne saurait rien résoudre définitivement. Où chaque phrase, sans cesse, est à remettre sur le métier ».

Ainsi, chapitre après chapitre, l'autrice décline les « montagnes de questions » qu'elle se pose - ou qu'on lui pose - et parle d'origines, de genre(s) ou de transmission comme autant d'entrées en matière pour parler de la traduction et de l'ancrage de cette dernière dans sa vie personnelle. Tout comme dans sa pratique, elle avance prudemment et nous offre un récit à tâtons, une approche autobiographique de son parcours professionnel qui lui a permis de prendre la parole non seulement en tant que traductrice mais aussi en tant que « transclasse et transfuge de langue, [...] étrangère invisible, berlinoise blanche cisgenre, [...] travailleuse indépendante précaire et privilégiée, mère séparée, ex-hétéra ». Elle oscille entre le « je » et le « on » pour illustrer les méandres d'un cheminement qui fait sens, l'espace que la traduction a ouvert entre ce qu'elle était hier et ce qu'elle est devenue aujourd'hui : « On me demande souvent d'où je viens. Je réponds de Lorraine. On me demande alors invariablement si je parlais allemand à la maison ». De fait, les origines, « c'est vaste », et dire qu'on vient « *de Lorraine*, c'est vague ». Les questions affluent, donc, et les réponses restent en suspens car rien n'explique précisément la voie qu'a empruntée la traductrice : « Je ne sais pas vraiment pourquoi j'ai choisi cette langue. » Si ses grands-parents parlaient parfois allemand ensemble, ce n'est là qu'un indice, un présage favorable, rien de réellement déterminant. Les détails autobiographiques égrenés au fil du récit servent de pistes de lecture, nullement de certitudes.

D'ailleurs, dit-elle : « Là d'où je viens, mon métier actuel n'existait pas. » En Lorraine ? On aurait pu croire au contraire qu'une région frontalière comme celle-ci ne ferait qu'inciter une jeune fille éprise de littérature à traduire. Mais ici, il s'agit d'autre chose. En convoquant ses origines sociales, Stéphanie Lux nous fait comprendre qu'elle a dû gommer son accent mosellan pour s'adapter et qu'encore aujourd'hui, elle ne se sent pas « forcément très à l'aise dans le milieu littéraire français ». Ce décalage qu'elle éprouve revêt pourtant d'autres couleurs quand elle nous explique être « convaincue que nous autres transclasses sommes plus souples, notre cerveau plus malléable que celui de personnes n'ayant jamais dû faire ce genre d'efforts ». Malgré tout, il aura fallu que la traductrice parte vivre en Allemagne, comprend-elle sur le tard, pour « gommer [s]es origines sociales ». La traduction comme refuge et Berlin pour abri, donc.

Au risque de frôler le paradoxe, mais c'est là le cœur de toute réflexion sur la traduction, Stéphanie Lux évoque sa pratique à la fois comme un effacement nécessaire, « je choisis des mots dans ma langue pour retranscrire ceux que l'auteurice a écrits dans la sienne », et une évidente prise de parole : « ce que je dois le plus souvent contredire, c'est cette croyance qu'en tant que traductrice, je m'efface derrière un texte. Je ne peux pas m'effacer. Je ne suis jamais invisible, et même : on ne voit que moi. Les mots que les lectrices lisent en traduction sont ceux que j'ai choisis. » La traductrice-autrice se place ainsi dans l'écriture, au bord des mots de l'autre, et à l'orée des siens. Tous ses pairs se retrouveront dans cette posture intenable et pourtant tenue. Ils reconnaîtront aussi leur tâche dans la description qu'elle en donne d'une « véritable épreuve d'endurance », qui comprend de nombreuses étapes avant d'aboutir à un texte en français qui « fonctionne indépendamment du texte de départ ».

Ainsi, de confidences en aveux, la traductrice se dévoile et revient sur ce qui l'occupe ou la préoccupe au quotidien, littéralement, car pour traduire, il faut aussi un lieu, calme de préférence, et le constat est âpre : « Les honoraires de traduction ne sont pas indexés sur le coût de la vie ». En effet, vivre de la traduction n'a rien d'une évidence, l'activité est précaire – « On m'avait prévenue », dit-elle – et la question tombe irrémédiablement : « On me demande souvent si j'arrive à en vivre ». Traduire requiert d'être endurante, de savoir travailler seule, même si « la traduction est toujours une aventure collective ». Là, l'autrice ne mâche pas ses mots : « Je me dis qu'actuellement, traduire n'est pas un métier (*Beruf*), mais une vocation (*Berufung*). Qu'il est urgent que nos conditions de travail s'améliorent. Que nous ne dépendions pas de bourses et de subventions qui nous demandent tant de travail supplémentaire pour constituer des dossiers. Que nous

ne voulons pas travailler plus, mais seulement être payées décemment pour notre travail ». Elle regrette aussi de ne pas avoir la main sur les textes qu'elle traduit et de dépendre du bon vouloir des maisons d'édition de publier ou non, selon les chiffres de vente prévisionnels. Rien de nouveau dans la profession, « mais voilà, c'est dit ».

Du nouveau, pourtant, il y en a, et Stéphanie Lux ne cache pas son enthousiasme quand il s'agit d'engager la traduction dans des voies féministes militantes : « Oui, carrément, traduire pour corriger, pour changer le monde ! Moi qui ai suivi un chemin inverse, qui suis sagement devenue traductrice avant d'être au monde en féministe puis lesbienne, c'est franchement à ça que j'aspire désormais ». De son parcours personnel, indissociable du professionnel, elle tire des ressources pour avoir voix au chapitre, elle et ses paires. En retraçant la chronologie des livres qu'elle a traduits, pas toujours par choix, en nous livrant la liste de ceux qu'elle aurait aimés traduire, elle dessine les pleins et les déliés d'une vie riche de questions à jamais ouvertes. Loin de considérer l'origine sociale ou l'orientation sexuelle comme des injonctions, elle déclare : « Je traduis, depuis ma propre expérience de transclasse et de transfuge de langue, des textes dont j'essaie de respecter un parti pris d'écriture qui reflète un point de vue situé sur le monde ». Traduire sans trahir, voilà le nouvel adage qu'elle semble nous proposer pour refuser l'univocité et le conformisme, dans le sillage de l'ouvrage de Noémie Grunenwald, *Sur les Bouts de la langue, Traduire en féministe/s*, paru en 2021 dans la même collection.

Sans jamais donner de leçons, la traductrice relate volontiers son expérience, dans un souci de transmission, et nous explique la joie des joutes, le plaisir partagé des ateliers de traduction, l'importance des rencontres pour mieux dévoiler « les réalités du métier, les coulisses ». Celle qui se voyait « comme une machine de travail, capable de traduire en toute circonstance » sait bien aujourd'hui que le temps de la traduction ne se compte pas nécessairement en nombre de feuillets exécutés par jour. Après vingt ans d'expérience, elle se dit aussi persuadée qu'il faut « désacraliser la traduction publiée », et elle nous invite à réfléchir avec elle aux enjeux politiques auxquels les maisons d'édition sont confrontées, non seulement quand elles choisissent des textes, mais aussi quand elles font appel à tel ou telle pour les traduire.

Stéphanie Lux a donc bien fait de prendre la plume, elle pour qui écrire en son nom était impensable, elle pour qui « la traduction littéraire était, sans que j'en aie tout à fait conscience, le maximum que je pouvais m'autoriser ». L'extrait du texte qu'elle a réécrit à partir d'une version composée dans le cadre d'un atelier d'écriture au Centre d'art et

de recherche Bétonsalon en est la plus jolie preuve. Dans ce passage intitulé « Interlude/Dissipation », c'est tout son rapport à la langue qu'elle nous livre :

Marcher me dégourdit la langue.

Je n'avais plus de mots pour aujourd'hui, je me suis levée pour faire quelques pas, j'en ai trouvé des neufs. (Six.)

Mais j'ai mal aux pieds. J'ai trop parlé, arpenté trop de phrases trop vite dans l'emballement de la langue courant dans tous les sens comme une jeune chienne regarde en l'air mord sa laisse fait des tours sur elle-même au lieu de regarder où elle va.

Ma langue fait ça, ici. Elle est chez elle.

Elle a l'impression que pas besoin de réfléchir pour que ça sorte juste, mais avec juste ce qu'il faut de fatigue, ça sort n'importe comment.

Il faut dire que ma langue ne m'appartient plus. Je l'ai quittée pour une autre, alors il fallait s'y attendre : elle ne m'a pas attendue.

Sortir de chez soi (c'est le titre du livre de Luba Jurgenson paru l'an dernier dans la même collection), sortir de sa langue, c'est ce que Stéphanie Lux a fait. Désormais convaincue « qu'il est non seulement possible de perdre sa langue maternelle, mais que ça va bien plus vite qu'on ne croit », elle navigue entre le français et l'allemand et trouve sa ligne de flottaison quelque part entre les deux, heureuse, semble-t-il, de voir émerger ici et là quelques réponses aux montagnes de questions qu'elle se pose.

## **Stéphanie Lux**

*Des montagnes de questions*

Collection Contrebande

Éditions La Contre Allée, 2024

144 pages

16 €

ISBN 978-2-376651-529 ◆

